

Chaque week-end, les premières pages d'un roman de la rentrée

«J'avais la trouille collée au corps en permanence»

«**T**out à coup il a un fusil dans les mains. La minute d'avant, je le jure, on mangeait des pommes de terre. Presque en silence. Ma sœur jacassait. Comme souvent. Mon père disait «Elle peut pas la boucler, cette gamine». Mais elle continuait ses babillages. Elle était naïve, joyeuse, un peu sottée, drôle et gentille. Elle apprenait tout avec lenteur à l'école. Elle ne sentait pas lorsque le souffle de mon père changeait, quand son regard annonçait qu'on allait prendre une bonne volée. Elle parlait sans fin. Moi, je vivais sur mes gardes, je n'étais jamais tranquille, j'avais la trouille collée au corps en permanence. Je voyais la faiblesse de ma mère, la stupidité et la cruauté de mon père. Je voyais l'innocence de ma sœur aînée. Je voyais tout. Et je savais que je n'étais pas de la même trempe qu'eux. Ma faiblesse à moi, c'était l'orgueil. Un orgueil qui m'a tenue vaillante et debout. Il m'a perdue aussi. J'étais une enfant. Je comprenais sans savoir. C'étaient invariablement les mêmes scènes. Il rentrait après sa journée sur les routes. Il empestait l'alcool, s'il s'asseyait au salon dans le canapé en cuir décrépit, s'il s'endormait, on savait alors que nous serions, toutes les trois, en paix pour quelques heures. S'il posait son corps massif sur une chaise de la cuisine, s'il prenait un couteau pour ouvrir des noix ou pour trancher un morceau de ces fromages qu'il faisait vieillir dans la cave au sol terreux, on n'y couperait pas. C'était d'une banalité

désolante. Un scénario usé jusqu'à la corde, où chacun jouait le rôle qui lui était prédestiné. Personne n'avait le recul du spectateur. Nous étions tous les quatre embarqués dans la même valse, où chacun posait les pieds au bon endroit. Nous n'avions ni la conscience, ni l'imprudence de risquer un autre pas. Ça pouvait être la viande filandreuse du ragout, un clou de girofle de trop, une feuille de laurier trop dure, une carotte trop cuite, des oignons coupés trop gros. Ça pouvait être la pluie ou la chaleur étouffante de la cabine de son camion. Ça pouvait être rien. Et ça démarrait. Les cris, la peur, la vulgarité des mots, un verre contre un mur, une claque sur le visage de ma sœur ou de ma mère. Je courrais sous la table, je fixais le mouvement des pieds dans cette danse familiale trop connue. Parfois, ma mère tombait devant moi, lovée en boule sur le sol. Ses yeux criaient la peur, ses yeux criaient «Pars», je détalais sous mon lit. Regarder, observer. Jauger. Rester ou courir. Mais jamais, jamais boucher mes oreilles. Ma sœur, elle, plaquait ses mains sur les siennes. Moi, je voulais entendre. Déceler un bruit qui indiquerait que, cette fois, c'était plus grave. Ecouter les mots, chaque mot : sale pute, traînée, je t'ai sortie de ta merde, t'as vu comme t'es moche, pauvre conne, je vais te tuer. Derrière les mots, la haine, la misère, la honte. Et la peur. Les mots étaient importants. Je devais les écouter tous. Et leur intonation aussi. A force de scènes, j'avais réussi à distinguer s'il était trop aviné ou trop fatigué pour aller jusqu'au bout, jusqu'aux coups. S'il allait s'épuiser ou s'il avait la force de pousser ma mère contre un mur ou un meuble et de la frapper.

Je sentais aussi le miel bon marché qu'il ajoutait aux tremolos. Ceux-ci étaient terribles.

Et je ne sais pas pourquoi, ni comment, ma mère et ma sœur pouvaient être endormies par cette fausse douceur. Croire qu'ils n'étaient pas, eux aussi, un prélude à sa haine. Elles croyaient, elles espéraient surtout que, ce soir-là, nous passerions outre. Peut-être c'était pire encore de savoir. J'avais l'impression d'être sa complice. J'anticipais en prétextant des devoirs à finir pour m'éloigner. Ou je débarrassais à toute vitesse la table, afin qu'elle soit libérée des objets qu'il pourrait nous balancer à travers la figure. Le pire, c'étaient les bouteilles. Il les faisait valdinguer contre les murs, il fallait se courber pour éviter leur trajectoire. Je craignais le poids de la carafe en émail dans laquelle maman préparait le sirop. J'avais réussi à voler un pot en plastique dans un grand magasin. Nous faisions les courses, elle et moi. A la racine des cheveux, ma mère avait la tempe cousue à cause d'un éclat d'une satanée bouteille, une mauvaise chute, avait-elle dit au docteur. Ses cheveux, je les trouvais merveilleux. Lis-

Le pire, c'étaient les bouteilles. Il les faisait valdinguer contre les murs, il fallait se courber pour éviter leur trajectoire.

ses et épais. Pas comme les miens. J'adorais les caresser, je me blottissais contre elle lorsqu'elle tricotait ou lisait. J'entortillais une de ses mèches aux reflets caramel autour de mon index. Ma chevelure n'avait pas de nuances, elle était foncée, terne, trop raide. Emmêlée, jamais brillante. Parfois, le nez contre ses cheveux, je respirais leur odeur en fermant les yeux. Elle me disait timidement d'arrêter. Elle était gênée que je puisse la trouver bête. Au centre commercial, j'avais usé de manigances pour qu'elle achète ce pot en plastique à neuf francs *nonante* qui ne nous blesserait pas s'il le balançait sur nous. C'était trop cher, car il contrôlait chaque franc dépensé. Elle avait refusé. Deux jours plus tard, alors qu'elle m'avait envoyée chercher du beurre et de la polenta, j'avais réussi à voler et à planquer le pichet dans mon sac à dos d'écolière. Je transpirais, j'avais le cœur en pagaille à la caisse, mais j'avais réussi. Quand je l'ai posé sur la table en bois, griffée par la violence de mon père, bien droite, je l'ai regardée dans les yeux. «Tu l'as payé comment ?» J'avais prévu la combine, m'étais arrêtée en route, l'avais sali avec de la terre, rayé avec un petit caillou, puis rincé au bassin du village. «C'est la mère de Sophie qui le jetait, je lui ai dit que j'en cherchais un pour faire de la peinture, alors elle me l'a donné.» Ce moment où vous dites un mensonge. Cet instant suspendu, une fraction de seconde. Ça bascule dans un sens ou dans l'autre. Je savais manier le regard, le tenir sans faillir, l'enrober d'innocence. J'écartais bien les yeux et étirais mes lèvres dans un faux sourire fermé. Ça marchait toujours. Comme ma mère et ma sœur se ressemblaient physiquement, mais aussi par leurs réactions, avec le temps, j'ai pensé que, si je



SA PRÉFÉRÉE SARAH JOLLIEN-FARDEL

Sabine Wespieser Éditeur, 208 pp., 20 €. En librairie le 25 août.

Un père violent avec les siens dans un village de montagne du Valais va profondément marquer la vie de Jeanne, la narratrice. Il a la mainmise sur la maisonnée, sa femme et ses deux petites filles. Quand il rentre, elles sont sur le qui-

vive, terrifiées : va-t-il s'effondrer alcoolisé ou s'en prendre à elles pour n'importe quel prétexte ? Un dimanche en particulier il se déchaîne sur Jeanne, qui dessine un tigre pour sa maîtresse et lui répond innocemment du haut de ses 8 ans. Le médecin du village qu'elle regardait comme un sauveur n'intervient pas, ferme les yeux sur l'évidente maltraitance. Sa mère et sa sœur aînée semblent résignées, victimes consentantes, alors que

Jeanne fait tout pour s'éloigner de cet enfer la rage au cœur. Devenue institutrice, elle s'installe à Lausanne loin de ce passé nocif, et de la brutalité paternelle qui va finir par engloutir sa sœur Emma. La conquête de sa liberté et de sa confiance commence à peine, et ce premier roman, écrit comme dans une fièvre, sans apprêts, vif et vrai, s'attarde sur les dégâts de l'abus sur le corps et ses désirs, sur la relation avec les autres. **E.R.I**

n'étais pas comme elles, je devais forcément être comme lui. Sinon, comment expliquer qu'il baissait les yeux lorsque je le fixais sans broncher, qu'il ne me frappait jamais autrement qu'en me tirant les cheveux. Ni gifles, ni m'attraper par les épaules comme il faisait avec elles en les secouant comme des pruniers. Une seule fois, il a franchi le pas.

J'étais assise à la table de la cuisine. C'était un dimanche en fin de journée. Il était parti, comme tous les dimanches après le repas. On ne savait pas ce qu'il faisait de ses après-midi dominicaux. Ça m'intriguait, ces heures loin de la maison. Il allait où, avec qui ? J'interrogeais ma mère, elle se dérobaît par une banalité ou une autre question : « On est pas bien, toutes les trois ? » Je le fuyais, mais, en même temps, tout tournait autour de lui. Puisqu'il avait le pouvoir terroriste de moduler l'air et l'ambiance, j'étais en permanence obsédée par lui. Ma mère cuisinait un *coufenaze*. Une recette humble de chez nous. Des pommes de terre et des haricots, qu'il fallait cuire à petit feu jusqu'à ce que l'eau s'évapore entièrement. Tout se mélangeait alors sans former une purée. Les haricots devenaient tendres, les patates fondantes. Ma mère cuisinait avec un rien. Parce qu'elle n'avait rien, elle grappillait des centimes où elle pouvait. Mais jamais la mitraille qu'elle trouvait dans les poches des pantalons de mon père avant de les laver. Rien n'était gratuit avec lui. Il l'avait giflée pour cinq centimes laissés délibérément sur la table. La chair des poulets était raclée, les os recuits pour un bouillon. Il lui arrivait souvent de demander un crédit à la gérante du petit commerce villageois. Mon père achetait un cochon par an. « C'est bon pour les trules », il disait.

Ce dimanche, dans la cuisine crépusculaire, je dessinais un tigre ou, plutôt le buste d'un tigre bonard et pas dangereux pour un sou. Une bouille tachetée, une casquette jaune et rouge, un pull bleu. J'avais plié les feuilles en deux, puis agrafé le long de la pliure. Dans ce livret bricolé avec ma maladresse enfantine, une histoire imaginaire dont je n'ai pas gardé de souvenir précis. Je ne me rappelle que l'exaltation de disposer un mot après un autre. Ce n'était même pas compliqué. C'était être loin de cette maison. J'avais adoré ces

heures, les jours précédents, à plat ventre sur mon lit, quand les phrases s'étaient nouées d'elles-mêmes, jusqu'au point final. Une émotion ardente qui ressuscite à chaque fois que j'y pense. Ces mots connus de tous, arrangés à ma sauce, accolés à un adjectif plutôt qu'à un autre, formaient ce truc qui n'existerait pas sans moi. Ce n'était pas de la fierté, c'était une joie solitaire avec un pouvoir magique immense : m'extirper de ma vie.

Il regarde par-dessus mon épaule alors que je peaufine ce félin de gosse. Je n'avais aucun don pour le dessin, mais il fallait bien une couverture pour mon livre ! Je ne sais pas ce qui l'a attendri. Mon laisser-aller innocent – courbée, bras à l'équerre en train de colporter – ou alors l'odeur du repas, ou l'ambiance de la maisonnée, ou cette vision idéalisée de la famille au moment où il a pénétré dans la cuisine et qu'il nous a vues, ma mère et moi. A moins que ce ne fût ce qu'il avait vécu durant son après-midi. Je ne sais pas, mais il a posé sa main large et calleuse sur mon crâne. Je me suis raidie d'un coup, sur la défensive. « Tu fais quoi ? »

– Ben, tu vois bien.
– Arrête de faire la maligne avec moi.
Il retire sa main.

Je savais qu'il ne fallait jamais se risquer à le provoquer, mais, cette félicité-là, il ne la gâcherait pas. Ni le bonheur dense de fignoler cette historiette que je voulais montrer à ma maîtresse dès le lendemain.

Avec un ton hautain, aussi péremptoire que je pouvais l'adopter du haut de mes huit ans, j'ai osé :

« Un tigre, cher ami. »

[Chapitre 2] J'avais entendu cette expression – « cher ami » – en sortant de la messe, dans la bouche du docteur Fauchère, à qui on ajoutait, avec déférence, l'article défini. « Le » docteur Fauchère était le médecin de notre village montagnard, l'un des rares universitaires à cette époque. Ce matin-là. Gaudin, le boucher, lui faisait des courbettes sur l'esplanade de l'église. Le docteur Fauchère avait ponctué la conversation d'un « merci, cher ami ». Qu'est-ce que ça sonnait bien dans sa bouche ! Le sourire chaleureux, juste ce qu'il fallait entre la politesse et la retenue. Je trouvais que ce « cher ami » donnait un air important à celui qui le prononçait et signifiait clairement à son interlocuteur qu'il n'était pas du même rang. En douceur, avec subtilité. Alors j'ai osé crânement, « cher ami ». Mon père était inculte, mais il avait l'instinct des méchants et des animaux.

Qu'est-ce qui est pire ?
Être un salopard ignare
ou un homme subtil,
mais suffisamment
lâche pour ne pas voir
qu'une gamine de
huit ans a été rossée ?

Comme Micky, le chat d'Emma, ma sœur, qui ne traînait jamais dans ses pieds, détalait sitôt que la Peugeot 404 bleu ciel de mon père apparaissait dans la cour en terre devant la maison. Je ne lui avais jamais laissé entrevoir mon mépris ni ma haine muette. Mais ce « cher ami » signalait le premier tir de notre combat, qui ne se terminerait même pas avec la mort. J'aurais pu anticiper, j'avais toujours les sens en éveil, la peur comme boussole. En une seconde, il a empoigné ma tête et m'a soulevée. La chaise est tombée. Mes oreilles étaient emprisonnées par ses paluches d'ogre. Je voyais ma mère épouvantée, en face de moi. Il m'a lâchée, je suis tombée. Je pensais que c'était fini. Juste un mouvement d'humeur. Il m'a tirée par l'avant-bras. Depuis la cuisine jusqu'à ma chambre. Je me cognais au montant des portes, contre les murs. J'ai entendu ma mère hurler son prénom. Je crois que c'était la première fois que je l'entendais de sa bouche : « Louis, non, Louis, laisse-la, elle est petite. » Louis a fermé la porte de la chambre. Je n'ai pas eu le temps de me relever, mon épaule me faisait mal. J'étais au sol et il me frappait les fesses, le dos. Il m'a retournée, a serré ses mains en étau autour de mon cou. Il avait le visage rouge et déformé, les yeux exorbités et déments. Et un sourire. C'était immonde. A voir et à ressentir. Si je ne connaissais pas encore la manière dont les traits se métamorphosent sous la puissance de la jouissance, ou du pouvoir sur l'autre, j'ai vu la bestialité d'un homme, un père, le mien. Au-dessus de moi, il avait relâché l'étreinte de ses mains de géant, les balançait partout sur mon corps maigrichon. Ma tête, mon torse, mes bras. Au lieu de me protéger, sidérée, je le regardais les yeux

écarquillés à me faire mal aux paupières. Ma mère a fait valdinguer une poêle sur son crâne presque entièrement déplumé. De surprise, il a cessé net. S'est levé, lui a balancé une gifles monumentale qui l'a projetée contre le mur. Je tremblais, j'avais uriné sans m'en rendre compte. Je ne pleurais pas, j'ai vomit, me suis évanouie. Je me souviens des murmures, de la caresse chaude d'une lavette sur mon front, de la lumière tamisée. Quand j'entrouvre les yeux, ma mère, et derrière elle, « le » docteur Fauchère. C'était notre sauveur. Il allait nous sortir de notre trou pesantier. J'en étais certaine. Il avait le regard doux, il n'était pas comme les autres, je sentais bien qu'il était instruit et, de fait, son intelligence, pensais-je, nous libérerait.

« Alors, Jeanne, tu as joué les cascadeuses ? » Il me taquine, ça ne peut pas être autrement. Qu'est-ce qui est pire ? Être un salopard ignare ou un homme subtil, mais suffisamment lâche pour ne pas voir qu'une gamine de huit ans a été rossée ? Avant de le mépriser définitivement, j'ai tenté la franchise, il se pouvait que je n'aie pas l'air si cabossé.

« C'est mon père.
– Ton papa ? Tu veux voir ton papa ? Mais il n'est pas là, ton papa.
– Non-non-non-non. » C'est une prière, non-non-non-non, j'élève le ton, mais ma voix est fluette : « C'est pas vrai. C'est mon père qui m'a tapée. »

Il passe la main sur mon front : « Ça va passer, il faut la surveiller cette nuit. » Des murmures encore, et surtout la trahison de cet homme que je vénais, pas plus tard que ce matin. J'épiais ses expressions lorsque nous allions à son cabinet ou à la messe du dimanche. Je m'étais inventé un personnage de bienveillance, de supériorité et de bonté. Je ne voyais ni hypocrisie ni suffisance. Il avait, sous mes yeux, maintes fois démontré – par un sourire malin, un regard, un froncement de sourcils ou par la façon de bouger sa tête face à un patient – son éducation plus sophistiquée et supérieure à beaucoup dans notre village rustaud. Et moi, gamine orgueilleuse, je m'étais empressée de singer ce bon vieux docteur Fauchère. Ce « cher ami » me valait une dérouillée monumentale, une épaule démise, des bleus, des courbatures.